

Les échanges mondiaux de pâte à papier *

Gérard Buttoud **

Analyser ici les transformations qui ont affecté la production et les échanges d'un produit tel que la pâte à papier se justifie par l'une des caractéristiques essentielles de ce marché qui est son degré élevé d'ouverture aux échanges internationaux. Comprendre les tendances récentes du marché mondial permet aussi de mieux situer le marché français toujours en difficulté et dont le taux de pénétration par les pâtes étrangères avoisine maintenant les 50 %.

C'est surtout dans les années 1950 et 1960 que l'industrie de la pâte-à-papier a connu une expansion remarquable, affichant un taux de croissance annuel voisin de 7,5% (graphique 1). La reconstruction de l'Europe après la seconde guerre mondiale créait de nouveaux débouchés. Le développement rapide de la technologie, des économies d'échelle et le niveau bas des prix du bois et de l'énergie comprimaient fortement les prix de revient. Cependant on n'allait pas tarder à s'apercevoir que les améliorations techniques escomptées ne pouvaient suivre le rythme de hausse des prix de l'énergie et des matières premières et, à partir de 1973, les producteurs de pâtes ont dû relever leurs prix de vente. La faiblesse générale de la conjoncture et les hausses de prix ont déterminé une stagnation relative de la demande de papier. La sous-utilisation des capacités de production qui en est résultée a fait descendre rapidement la rentabilité en-dessous d'un niveau acceptable. Cette évolution a touché la plupart des producteurs mondiaux de pâte, mais elle l'a fait de façon inégale, déterminant de nouveaux équilibres, de nouvelles données sur le marché international (encadré).

* Cette étude s'inscrit dans le cadre du programme de recherche conduit au Laboratoire d'économie forestière et agricole de l'INRA à Nancy sur « les échanges mondiaux en bois et produits dérivés : économie internationale et géopolitique ». Les résultats présentés et commentés ici ne constituent donc qu'une étape d'une réflexion plus globale.

** Gérard Buttoud est directeur du laboratoire d'économie forestière et agricole de l'INRA, 14, rue Girardet, 54000 Nancy.

Un marché très ouvert

S'il est devenu presque banal de décrire les difficultés de l'industrie française des pâtes et des papiers, il l'est tout autant d'en trouver les raisons sur le marché international. L'interdépendance croissante des économies contribue en effet, dans ce secteur comme dans beaucoup d'autres, à une accentuation récente de la division internationale du travail, qui remet en cause des équilibres nationaux qu'on s'était habitué à considérer comme définitifs. L'impuissance des politiques économiques nationales à faire obstacle à une sorte de diffusion géographique implacable des mouvements économiques incite donc à se pencher sur la place des échanges internationaux dans l'économie mondiale. Le bois, et avec lui l'ensemble des produits qu'on en tire, ne fait bien sûr pas exception. Les marchés des bois et de leurs dérivés, aussi bien nationaux qu'internationaux, sont en effet caractérisés par une très grande ouverture. L'incidence du commerce mondial y est donc d'autant plus importante.

C'est peut-être au niveau des produits de première transformation (scia-ges, panneaux, et pour ce qui nous concerne ici, pâtes) que la situation est la plus claire. La relative homogénéité des productions facilite la diffusion internationale des déterminants du marché. Grande consommatrice de papier, l'Europe de l'Ouest s'approvisionne ainsi massivement en pâte sur

le marché mondial, dont les caractéristiques influent en retour sur la formation des prix intérieurs. Disposant de ressources forestières plus importantes que celles de ses voisins, la France importe sans doute des quantités moindres que la Grande-Bretagne ou la République fédérale allemande. Mais elle n'est pas pour autant moins dépendante des marchés extérieurs. D'abord parce que le coefficient d'intégration des productions de pâte et de papiers-cartons y est plus faible, ce qui rend les papetiers français dépendants d'un approvisionnement en pâte chimique, qui est pratiquement la seule à donner lieu à des échanges internationaux importants. Ensuite parce que l'outil industriel français, sous-équipé en raison de la faiblesse de son niveau d'investissement, s'est trouvé progressivement frappé d'obsolescence, à tel point que l'accroissement relatif des coûts de production n'a même pas permis de bénéficier de l'élévation des cours du dollar américain. Faute d'investissements dans la production nationale, la France a donc dû satisfaire la demande au moyen d'importations. De 1970 à 1983, alors même que la production française n'augmentait que de 3,1 %, la consommation de pâte par les papetiers s'élevait ainsi de 12,5 % et les importations de 21,1 %. Le déficit extérieur des pâtes-à-papier, qui a atteint 4,4 milliards de F en 1981 et 1982 et 4 milliards en 1983, représente aujourd'hui environ le tiers du déficit total en bois et produits dérivés. Le

taux de pénétration du marché français par les pâtes étrangères, qui restait voisin de 40 % dans les années 1950, tourne désormais aux alentours de 50 %. Même si la dépendance extérieure du secteur français des papiers-cartons ne provient pas seulement de ces importations de pâtes (en provenance de Scandinavie pour un tiers et d'Amérique du Nord pour un autre

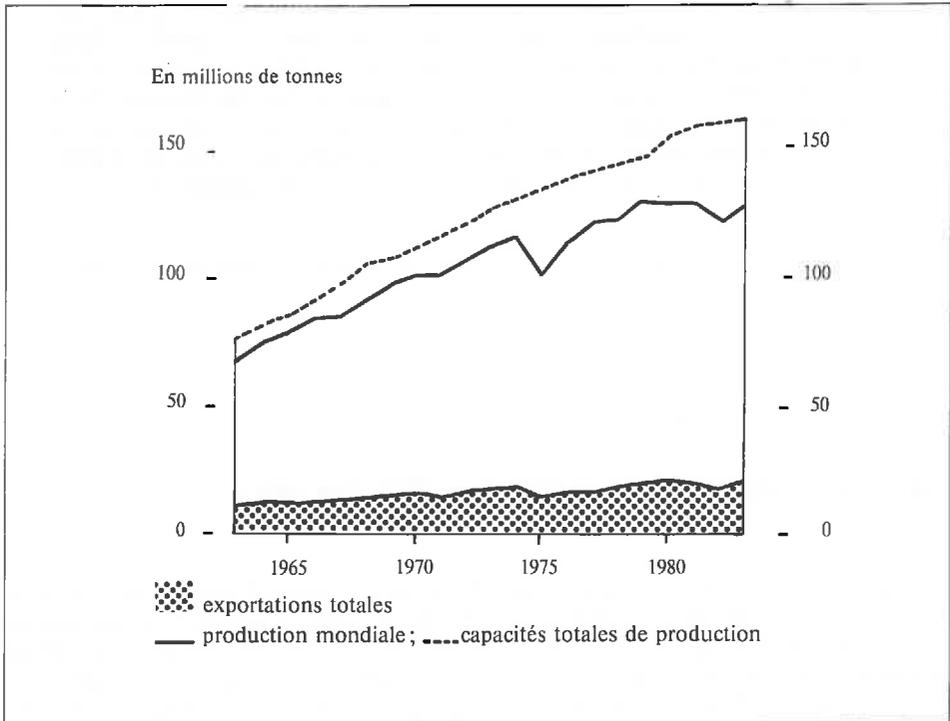
tiers), force est donc de reconnaître que ce courant important ne peut jouer qu'un rôle déterminant dans la formation du marché intérieur des pâtes, mais aussi des produits finis. C'est dire en fait que l'évolution des structures du marché mondial de la pâte a une influence directe sur le fonctionnement du secteur de production nationale des papiers et cartons.

La production et le commerce mondial des pâtes

La production mondiale de pâte a connu depuis une trentaine d'années une croissance quasi-linéaire qui correspond à celle de la demande de papier. L'élévation des niveaux de vie dans les pays développés à économie de marché s'est en effet accompagnée d'une modification des modes de consommation qui a largement suscité de nouvelles demandes de papier. Le phénomène n'est sûrement pas arrivé à son terme, même si la crise économique en a cassé le trend à partir de 1974. Depuis cette date en effet, la tendance de la production mondiale paraît beaucoup plus hésitante, marquée même par des chutes spectaculaires en 1975 et dans une moindre mesure en 1982. Mais ce tassement de l'offre réelle de pâte n'a jusqu'ici pas entamé la croissance des capacités totales productives, qui sont même passées de 142 millions de tonnes en 1979 à 163 millions de tonnes en 1982. Le taux de croissance des capacités de production, qui était de 3,7 % par an dans les années 1960, puis qui était tombé à 3 % entre 1972 et 1979, se situe aujourd'hui aux alentours de 1,7 %. Une baisse des investissements se dessine donc à l'échelle mondiale. La sous-utilisation de l'appareil industriel mondial apparaît ainsi de plus en plus nette : la production mondiale de pâte s'étant élevée à un peu plus de 130 millions de tonnes en 1983, on peut en effet considérer que la capacité productive totale n'a été employée qu'à 78 % environ. Ce pourcentage était de 85 % en 1979, 83 % en 1980, de 81 % en 1981 et était même tombé à 76 % en 1982. Même si les investissements se font de plus en plus rares, le risque de pénurie de pâte à moyen terme, parfois brandi par les industriels, n'apparaît donc guère sérieux. Après avoir connu une régression régulière entre 1979 et 1982 due à une baisse de production chez les exportateurs traditionnels (Amérique du Nord, Scandinavie), une reprise nette s'affirme depuis 1983 (graphique 1).

GRAPHIQUE 1

Evolution de la production mondiale de pâte à papier de 1963 à 1983



Source : Food Agriculture Organization

La localisation de la production

La production mondiale de pâte à papier reste d'abord le fait des pays industriels de l'hémisphère Nord, dans lesquels le commerce et la transformation des bois représentent depuis longtemps une part importante de l'activité économique nationale (Canada, USA, Suède, Finlande, URSS). Dès que se sont imposés les procédés de fabrication du papier à partir de fibres de bois, les pays d'Amérique du Nord et de Scandinavie, qui disposaient d'immenses ressources procurées par l'existence de la futaie résineuse septentrionale, se sont lancés à grande échelle dans la production de pâtes à papier qui pouvaient être produites économiquement dans de grandes unités, ce qui favorisait incontestablement la division internationale du travail. Très vite, Américains et Scandinaves acquièrent une technicité que la concentration industrielle leur permet d'améliorer au fil du temps, tant et si bien qu'aujourd'hui les procédés les plus efficaces de fabrication de la pâte ne peuvent être mis en œuvre que par de grandes unités.

L'Amérique du Nord assure à elle seule la moitié environ de la production mondiale de pâte : 52 % en 1977 ; 49,9 % en 1982 ; environ 48 % en 1983. Les Etats-Unis, qui fabriquent chaque année plus de 43 millions de tonnes de pâte, sont de loin le plus gros producteur du monde, suivis mais à bonne distance par le Canada qui en produit moins de 20 (près de 17 en 1982, 19 en 1983). Viennent ensuite dans l'ordre le Japon (8,9 millions de tonnes en 1983), la Suède (8,6) et la Finlande (6,8). Les autres producteurs sont assez loin derrière ce peleton des principaux producteurs mondiaux de pâte. L'industrie de la pâte a par ailleurs connu depuis une dizaine d'années un développement rapide dans quelques pays du Tiers monde, tels l'Argentine et surtout le Brésil qui a vu sa production tripler en dix ans et est ainsi devenu le huitième producteur mondial. Certains pays, comme l'Indonésie ou le Bangladesh, ont même accru leur production de près de 45 % par an. Parallèlement à cette évolution, la production des pays traditionnels a stagné depuis 1973, celle des pays scandinaves tendant même à baisser de façon régulière. Pourtant, en dépit d'une croissance lente de la part produite par les pays de l'Est, l'équilibre entre les différents groupes producteurs reste relativement stable : l'ensemble des pays d'Europe de l'Ouest y participe pour un peu plus de 20 % du total mondial. La même stabilité apparaît dans l'évolution de la nature des pâtes produites. Même si la production de pâtes au sulfate blanchies s'accroît régulièrement jusqu'à représenter aujourd'hui plus du tiers de la production mondiale, les parts respectives de pâtes chimiques (en gros les 2/3) et des pâtes mécaniques et mi-chimiques (en gros 1/3, mais en diminution) n'ont pas radicalement changé depuis quinze ans.

Les échanges

Sur une production mondiale de pâtes qui avoisine en 1983 les 130 millions de tonnes (près de 8 % d'augmentation par rapport à 1982), près de 23 millions de tonnes (c'est-à-dire 17,5 %) font l'objet d'échanges internationaux. Ce marché, dont l'importance est d'ailleurs assez voisine de celle prise par le commerce extérieur des autres produits ligneux de première transformation (20 % environ pour les sciages ; 16 % pour les panneaux) n'est donc pas négligeable. Par rapport à l'ensemble des produits agricoles et industriels de base, il apparaît même important : 10 % environ de la production mondiale de blé, ou encore d'acier, donnent lieu en effet à un échange international, et ce pourcentage ne s'élève à un taux comparable à celui des pâtes que dans le cas de produits agricoles nettement tournés vers l'exportation (25 % pour le sucre, 20 % pour le thé). Mais la part de la production de pâte mise sur le marché international est surtout caractérisée par une remarquable stabilité. Depuis plus d'une trentaine d'années, un pourcentage quelque peu supérieur à 15 % de la production mondiale est en effet exporté (tableau 1). La nécessité de satisfaire une demande croissante s'est en fait accompagnée d'un développement parallèle de la production, entraînant ainsi l'apport sur le marché international d'un volume relativement stable. Le commerce extérieur des pâtes apparaît donc comme un phénomène structurel ancien, que l'élévation des niveaux de consommation de papier n'a pas radicalement affecté.

TABLEAU 1

Structure des exportations mondiales de pâte à papier de 1962 à 1982

	1962	1967	1972	1977	1982
Exportations totales :					
- en millions de tonnes	10,2	13,6	16,5	17,1	18,5
- en % de la production mondiale	15,6	15,6	15,2	14,7	15,3
Principales zones exportatrices (en % de la quantité totale exportée)					
- Canada	27,1	28,5	33,6	35,6	33,1
- Scandinavie	52,1	47,6	37,3	29,0	24,0
- USA	10,5	11,4	12,4	14,1	16,6
- autres zones	10,3	12,5	16,7	21,3	26,3
Principales zones importatrices (en % de la quantité totale importée) :					
- CEE (*)	54,8	53,0	49,9	46,4	42,9
- USA	24,9	21,3	20,5	20,7	18,2
- Japon	2,2	5,4	4,9	7,0	9,6
- autres	18,1	20,3	24,7	25,9	29,3

(*) Ont été regroupés sous cette rubrique les dix pays constituant actuellement la CEE, même si certains d'entre eux n'y appartenaient pas à l'année de référence.

Source : Food Agriculture Organization.

TABLEAU 2

Parts respectives des pays développés et des PVD dans la production et le commerce mondial des pâtes à papier de 1962 à 1982(*)

	1962	1967	1972	1977	1982
Production :					
- pays développés					
- en millions de tonnes	61,3	84,3	103,9	110,4	111,6
- en %	97,6	96,9	96,2	94,6	92,6
- P.V.D.					
- en millions de tonnes	1,5	2,7	4,1	6,3	8,9
- en %	2,4	3,1	3,8	5,4	7,4
Importations :					
- pays développés					
- en millions de tonnes	9,3	12,4	14,7	15,2	15,8
- en %	92,1	92,5	90,2	91,0	87,3
- P.V.D.					
- en millions de tonnes	0,8	1,0	1,6	1,5	2,3
- en %	7,9	7,5	9,8	9,0	12,7
Exportations :					
- pays développés					
- en millions de tonnes	10,1	13,4	16,0	16,5	16,9
- en %	99,0	98,5	97,0	96,5	91,4
- P.V.D.					
- en millions de tonnes	0,1	0,2	0,5	0,6	1,6
- en %	1,0	1,5	3,0	3,5	8,6

(*) Les appellations économiques « développés » (pays développés à économie de marché : Europe orientale et URSS) et économies « en voie de développement » (pays en développement à économies de marché et pays à économies centralement planifiées : Asie) sont celles des Nations-Unies.

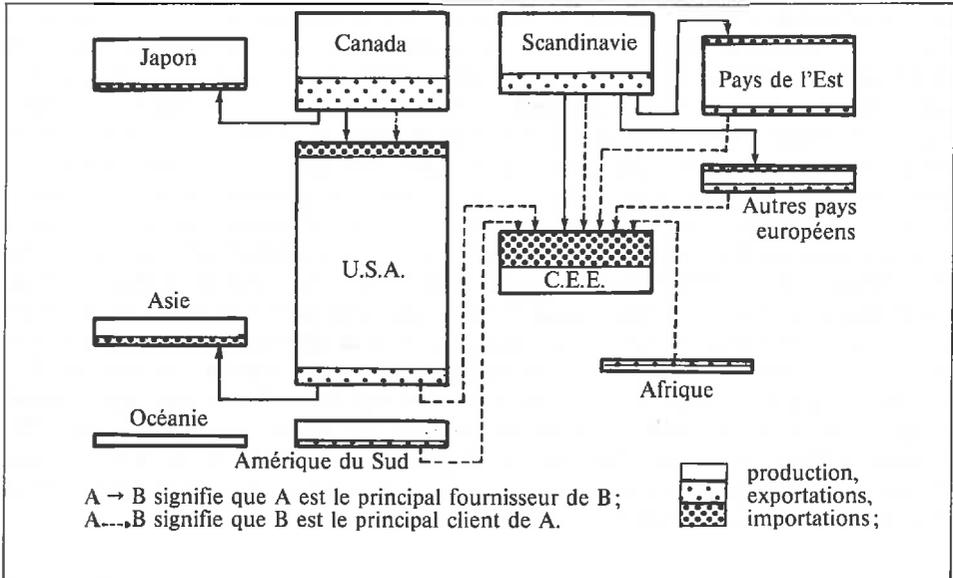
Source : Food Agriculture Organization.

Le commerce mondial des pâtes à papier est aussi l'affaire des pays les plus riches. Cette considération ne doit pas surprendre. Pour acheter de la pâte sur le marché international, il faut être consommateur de papier. Or on sait que le niveau de consommation de papier (272 kg par habitant et par an aux USA en 1980, 116 kg en France) est souvent présenté comme l'un des meilleurs indicateurs du niveau de vie d'un pays. D'un autre côté, pour vendre de la pâte sur le marché international, il faut généralement disposer de ressources financières suffisantes pour soutenir les énormes investissements que nécessite cette production. L'industrie de la pâte est en effet caractérisée par une très forte intensité capitalistique : 1 F de chiffre d'affaires y nécessite 4 F d'investissement (5,2 dans l'électronucléaire à titre de comparaison). Pour ne citer qu'un exemple concret, l'usine récente construite par la compagnie américaine Great Northern à Leaf River, Mississipi, a coûté plus de 650 millions de dollars qui ne pourront être amortis qu'en une dizaine d'années. La technologie industrielle suscitée par les principaux pays producteurs empêche donc pratiquement les pays ne disposant pas d'importantes capacités financières de se lancer dans la fabrication d'un produit dont les prix, très sensibles à la conjoncture économique, ont récemment montré qu'ils pouvaient varier du simple au double en moins de deux ans. On comprend dès lors que les pays en voie de développement, qui participent pour un quart environ au commerce international, n'interviennent qu'à hauteur de 10 % environ dans les échanges mondiaux de pâtes, même si l'on assiste à une augmentation régulière de ce pourcentage (1 % des exportations totales en 1962 ; 8,6 % en 1982, tableau 2). Rien d'étonnant dans ces conditions qu'en 1982, 81 % de la production mondiale et 69 % des échanges internationaux restent le fait des pays de l'OCDE, c'est-à-dire, en gros, des pays développés à économie de marché.

L'analyse des flux d'échanges permet de mettre en évidence certaines relations de dépendance commerciale. La production et le commerce mondial des pâtes à papier apparaissent surtout dominés par deux pôles d'interactions économiques, qui sont l'Amérique du Nord d'un côté et l'Europe de l'Ouest de l'autre (graphique 2). Le Canada, qui fournit le tiers des exportations mondiales, est en effet le premier fournisseur des Etats-Unis, qui en sont eux-mêmes le premier client : en 1982, 3,1 millions de tonnes sur les 5,6 exportées par les Canadiens l'ont été à destination de ce pays. Formée de ces deux pays, où les niveaux de vie sont proches et où la consommation de papier est très élevée, l'Amérique du Nord apparaît ainsi comme un ensemble homogène sur le marché mondial des pâtes. Elle l'est d'autant plus si l'on songe qu'une partie importante des importations américaines en provenance du Canada s'effectue dans le cadre d'un commerce transnational fermé, selon des règles de prix internes aux firmes multinationales (le tiers environ du capital de l'industrie canadienne des pâtes et des papiers appartient à des sociétés américaines). A côté de cet ensemble, un bloc européen s'affirme, divisé plus nettement encore entre groupes de pays producteurs et consommateurs. La Scandinavie (Finlande, Suède, Norvège), d'où provient le quart environ des exportations mondiales de pâtes, est le principal fournisseur des autres pays européens, et notamment de la CEE qui, comme les Etats-Unis vis-à-vis du Canada, en est le premier client. Les pays du Marché commun ont ainsi importé en 1982 plus de 8 millions de tonnes de pâte (dont 36,4 % en provenance de Scandinavie), quantité équivalente à 62 % de leur consommation. Important plus de 42 % du tonnage de pâte marchande mis sur le marché international, la CEE constitue donc un enjeu déterminant pour le commerce de ce produit.

GRAPHIQUE 2

Structure de la production et des échanges mondiaux de pâte à papier par grandes zones en 1982



Source : d'après l'OCDE *L'industrie des pâtes et papiers, 1984*, et la FAO, *Annuaire des produits forestiers 1984*.

TABLEAU 3

Structure des échanges mondiaux de pâte à papier par grandes zones en 1979 et 1982

En % des exportations mondiales

Origine		Destination					Total mondial
		Canada	USA	Scandinavie	CEE	Reste du monde	
Canada	1979	—	18,4	...	9,6	7,1	35,1
	1982	—	16,4	0,2	8,4	8,1	33,1
USA	1979	0,5	—	...	6,3	6,4	13,2
	1982	0,5	—	...	7,6	8,6	16,7
Scandinavie	1979	...	0,2	1,0	20,2	7,6	29,0
	1982	—	0,3	0,6	15,5	6,6	23,0
CEE	1979	—	—	...	2,3	0,6	2,9
	1982	—	—	0,1	2,4	0,3	2,8
Reste du monde	1979	0,3	0,6	0,1	6,0	12,8	19,8
	1982	0,3	1,1	1,2	8,7	13,2	24,4
Total mondial	1979	0,8	19,2	1,1	44,4	34,5	100,0
	1982	0,8	17,8	2,0	42,5	36,9	100,0

— aucun échange ... échange inférieur à 0,05 %

Sources : OCDE, *L'industrie des pâtes et papiers, annuel*. et la FAO, *Annuaire des produits forestiers, 1984*.

Le commerce mondial de la pâte apparaît donc géographiquement segmenté entre ces deux ensembles, qui par relations internes, assurent plus de 35% des échanges internationaux (tableau 3). Ce n'est que lorsque la conjoncture économique ne permet pas d'écouler la production à l'intérieur de ces deux blocs que l'excédent est alors exporté vers l'autre, ou à l'extérieur des deux ensembles. Cette situation arrive de façon suffisamment fréquente pour apparaître comme quasi-permanente, en raison d'un volant non négligeable d'exportations dû aux surcapacités de production américaines. Les Etats-Unis alimentent alors régulièrement un réseau de relations commerciales en direction surtout de l'Asie et de la CEE, réseau qui oblige les autres grands producteurs à trouver à leur tour de nouveaux débouchés extérieurs ; c'est ainsi que le Canada exporte alors vers le Japon, et la Scandinavie, vers les autres pays européens. Ce courant d'échanges, dont la structure évolue avec une certaine rapidité, a pris récemment de l'importance. Il n'empêche que les deux grands blocs précédemment décrits se partagent encore près des trois quarts du volume total échangé au plan mondial.

Les évolutions récentes

Depuis quelques années, des changements sont apparus dans la production et le commerce mondial des pâtes. La nécessité de comprimer au maximum les coûts a conduit à l'adoption lente mais progressive de techniques de fabrication nouvelles de papier incorporant une quantité moindre de pâte. Par ailleurs, l'intégration d'une plus grande proportion de papier recyclé joue dans le même sens. L'apparition de nouveaux types de papier, dont on entrevoit un développement spectaculaire au cours des prochaines années (offset intégré, sorties d'imprimantes, bureautique) a déjà conduit certains fabricants à les intégrer à la fabrication de pâte, ce qui pourrait avoir pour conséquence à moyen terme de diminuer quelque peu l'offre de pâte marchande sur le marché international. Nul doute que l'environnement économique contribue ainsi directement à transformer la technologie papetière, et peut agir à moyen terme dans le sens d'une diminution des échanges mondiaux de pâte.

Il n'y a pas encore si longtemps, la pâte résineuse à fibres longues, telle que produite sur la côte pacifique d'Amérique du Nord et en Scandinavie, apparaissait comme le standard de qualité. L'évolution technologique récente a quelque peu bousculé ce cliché, et permis l'émergence de nouveaux producteurs, et donc de nouveaux vendeurs de pâte feuillue à fibres courtes. Lancé très tôt dans ce nouveau type de production, le Brésil, qui en est l'exemple le plus frappant, s'est en moins de dix ans fermement implanté sur le marché mondial, où il exporte désormais environ un million de tonnes chaque année, c'est-à-dire à peine deux fois moins que les ventes de la Finlande. C'est dire que ce pays, qui est apparu il y a quelques années comme une sorte de symbole de la croissance explosive de certaines régions du Tiers monde, est devenu aujourd'hui partie intégrante des grands équilibres du commerce international des pâtes. D'autres pays (Argentine, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud, Espagne, Portugal, pays d'Europe du Sud) se sont lancés dans la même politique, et même si jusqu'ici leur marché intérieur a souvent absorbé une part importante de leur production, les capacités productives mondiales en fibres courtes en ont augmenté d'autant.

Parallèlement à cette apparition de nouveaux producteurs, on assiste à l'émergence simultanée de nouveaux consommateurs. Ainsi le Japon, qui a vu sa consommation de papier augmenter dans des proportions considérables, s'est-il lancé très tôt dans la fabrication de pâte à partir de bois et de déchets de scierie importés, surtout de la Côte Ouest d'Amérique du Nord. La dévaluation récente du yen par rapport au dollar a largement remis en cause cet équilibre précaire, de telle sorte que ce pays, où la production de pâte a cessé d'être rentable, est un importateur de plus en plus important. Tout en réduisant leurs capacités intérieures de production, les firmes japonaises se dépêchent actuellement d'investir dans la fabrication de pâte dans le Tiers monde. Alors même que le Japon devient un importateur potentiel à considérer, la consommation augmente dans les pays du Sud-Est asiatique (Corée du Sud, Philippines, Thaïlande, Malaisie, Chine, Inde). La concurrence entre les demandeurs tend donc à s'accroître.

Pourtant, en dépit de ces changements auxquels les industriels papetiers européens attribuent la plus grande importance, le commerce mondial des pâtes reste encore largement dominé par l'Amérique du Nord et la Scandinavie. Non pas que l'évolution précédemment décrite n'ait pas changé l'importance quantitative des exportateurs nets traditionnels sur le marché. Les nouvelles orientations de l'industrie papetière scandinave en sont une conséquence directe. Ces pays, au premier rang desquels la Suède, se sont en effet trouvés confrontés à une raréfaction de leur ressource qui les oblige à rechercher leur approvisionnement plus au Nord, quand ce n'est pas en important même du bois. Les coûts de production augmentent donc d'autant, et la position concurrentielle des Scandinaves tend à régresser. Ils préfèrent alors transformer autant que faire se peut leur pâte sur place, et se lancent désormais dans une politique d'exportation de produits de plus en plus finis. Le coefficient d'intégration de la production de papier est ainsi passé de 41 % en 1960 à 68 % en 1982, si bien que seule une part résiduelle de plus en plus restreinte de la production de pâte est vendue sur le marché international. Autant les Scandinaves ont réussi à pénétrer le marché européen des papiers et cartons, autant leur importance comme fournisseurs de pâte a donc corrélativement baissé : alors qu'ils participaient pour plus de 50 % aux exportations mondiales de pâtes aux alentours de 1960, ils arrivent péniblement aujourd'hui à en assurer le quart (tableau 1).

Si les exportations scandinaves régressent, celles en provenance du Canada tendent à stagner. Des ressources importantes existent pourtant dans le Nord, qui pourraient justifier l'implantation de nouvelles usines. Mais, depuis une quinzaine d'années, les coûts de fabrication ont beaucoup augmenté, à la suite notamment d'une hausse plus ou moins incontrôlée des salaires, ce qui a eu pour conséquence de faire chuter le niveau d'investissement dans ce secteur. La nécessité de plus en plus impérieuse que rencontre le Canada à moderniser les unités existantes, s'il veut rester compétitif au plan mondial, laisse planer des doutes sur sa capacité à augmenter la production dans les prochaines années. Même si ce pays est jusqu'ici arrivé à maintenir ses fournitures annuelles de pâte à un niveau voisin du tiers de la quantité mise sur le marché mondial, apparaissent ainsi les prémices d'une remise en cause de la position canadienne.

Mais alors même que les exportateurs nets traditionnels voient leur importance quantitative diminuer sur le marché, les livraisons en provenance des Etats-Unis ne cessent par ailleurs de croître, passant avec un dynamisme remarquable d'un peu moins

de 10 % du volume mondial exporté vers 1960 à près de 20 % aujourd'hui. Les usines américaines, qui fournissaient 2 millions de tonnes en 1972, en livrent dix ans après plus de 3. Cette progression des exportations américaines résulte d'un double mouvement de relance des investissements et de translation des capacités de production, localisées traditionnellement sur la côte pacifique et dans l'Est, vers le Sud du pays, où les conditions techniques et économiques sont très favorables au développement d'une production massive de pâte feuillue mais surtout de pâte kraft à base de pin du Sud, intégrée le plus souvent à la fabrication de papier journal. Les USA continuent actuellement d'engager de gros investissements destinés à satisfaire leur propre demande. L'évolution technico-économique qui permet l'émergence de nouveaux exportateurs de pâte (en gros le quart des exportations mondiales provient aujourd'hui d'autres pays que les USA, le Canada et la Scandinavie, pour seulement 10 % il y a une vingtaine d'années) renforce ainsi l'importance quantitative des exportations américaines.

Cette évolution atténuée quelque peu la régression des capacités exportatrices des pays du groupe Norscan (USA, Canada, Scandinavie) qui devraient représenter, aux dires des prévisions les plus courantes, encore 60 % du marché en l'an 2000 (40 % pour l'Amérique du Nord ; 20 % pour les pays scandinaves). La part prise sur le marché par les exportateurs traditionnels devrait donc à long terme rester majoritaire.

L'inégale répartition des ressources et des facteurs de production

Que les exportations de pâte à papier restent, en dépit de l'émergence de nouveaux producteurs, le fait des pays scandinaves et surtout de l'Amérique du Nord, ne doit pas surprendre. L'analyse comparée de la structure des coûts de production montre en effet que les pays où est née la technologie papetière actuelle sont justement ceux qui sont le plus fortement avantagés.

Dans la concurrence que se livrent les différents producteurs de pâte à l'échelle mondiale, l'importance des coûts de production apparaît en effet comme déterminante. La forte intensité de capital dans l'industrie de la pâte rend nécessaire un taux d'utilisation raisonnable des capacités de production. Le coût élevé en capital fixe contraint donc les usines de pâtes à atteindre le plus vite possible le seuil de rentabilité et à créer des ressources suffisantes pour couvrir les charges d'intérêt. Le produit offert partout apparaissant comme très homogène, la concurrence entre les diverses usines et entre les divers pays producteurs, se livre alors le plus souvent sur le plan des coûts : dans un marché oligopolistique, on ne peut pas se permettre d'offrir un produit plus cher.

Dans ces conditions, les déterminants de la compétitivité internationale sont à rechercher dans la structure des coûts de production, elle-même dépendante de la plus ou moins grande disponibilité en facteurs de production. Or l'inégale répartition de ces facteurs constitue un élément fondamental de variabilité internationale des prix de revient de la pâte. Si les conditions d'approvisionnement en eau et en produits chimiques peuvent

jouer un rôle, l'énergie et la main-d'œuvre constituent, en dehors de la matière première, des postes importants de coût. Très chère au Japon et en Europe, mais très bon marché dans les pays scandinaves et surtout au Canada, l'énergie, qui représente entre 10 et 30 % du coût total de fabrication de la pâte, crée des premières inégalités entre pays. Dans les pays industriels traditionnels, les salaires sont nettement plus élevés que dans les nouveaux. Comme il n'y a pas de différences significatives dans la productivité du travail, le coût salarial reste donc un facteur important, et cela malgré la forte intensité en capital de l'industrie de la pâte. La main-d'œuvre, qui représente entre 10 et 20 % du coût total de production, apparaît ainsi très chère aux Etats-Unis (près de 15 dollars par heure en moyenne) et également au Canada (12 dollars US environ). En Europe où la variabilité des coûts salariaux n'est pas négligeable, son coût est relativement fort aux Pays-Bas et faible au Royaume-Uni. Sa faiblesse particulière au Japon saute aux yeux.

Mais jusqu'ici, l'importance des coûts salariaux américains – par ailleurs accentuée par le cours du dollar – n'a pas constitué un handicap majeur pouvant affaiblir la position concurrentielle du Canada et des Etats-Unis vis-à-vis des producteurs scandinaves. Car le poste essentiel du coût de fabrication de la pâte réside dans la matière première, le bois, qui intervient selon les cas pour 30 à 50 % dans la formation du prix de revient. La disposition de ressources forestières homogènes et faciles d'accès constitue donc le premier facteur d'abaissement des coûts d'exploitation et de transport (il faut de 5 à 5,5 m³ de bois brut avec écorce pour produire une tonne de pâte chimique, 3 m³ pour une tonne de pâte mécanique). On comprend dès lors que, profitant de structures de propriété et de gestion particulièrement avantageuses, le Canada, les Etats-Unis et les pays scandinaves aient très tôt développé sur la production de pâte une exploitation forestière de type minier dont la rentabilité financière était assurée et protégée à long terme par une très forte intégration à l'amont. En Amérique du Nord comme en Scandinavie, mais aussi au Brésil, les usines de pâte disposent de leurs propres forêts, ce qui diminue considérablement leurs frais d'approvisionnement. C'est ainsi qu'on estime aujourd'hui à moins de 100 km le rayon d'approvisionnement d'une usine canadienne d'une capacité de 400 000 tonnes. Cette distance ne permet en Suède que l'approvisionnement d'unités de taille deux fois moindre. On signalera pour mémoire qu'en France, une usine d'une capacité de 150 000 tonnes seulement doit prospecter dans un rayon de 200 à 250 km. Les difficultés que commencent à rencontrer les Scandinaves pour garantir leur approvisionnement laissent d'ailleurs penser qu'il est peu probable à l'avenir que la disponibilité en matière première cesse d'être un facteur discriminant fondamental.

Les différences entre l'Amérique du Nord et la Scandinavie risquent donc de s'accroître au détriment de cette dernière. Car si le bois produit dans le Sud des Etats-Unis revient en gros deux fois moins cher que celui que doivent acheter sur place les usines de pâte des pays de la CEE, son prix de revient dans les pays scandinaves, où les propriétaires se sont dotés d'une organisation relativement puissante, est plus élevé de 50 % environ. En fait, la production de pâte à papier en Scandinavie, qui a souffert plus qu'aux USA de l'augmentation du prix de l'énergie, a perdu beaucoup de sa rentabilité, et aurait probablement été éliminée du marché européen si l'évolution des parités monétaires (la Suède a par 3 fois dévalué sa monnaie en 1981 et 1982, ce qui lui a permis d'exporter 24 % de plus de pâte en 1983) et l'élévation des coûts du transport jusqu'en Europe des

pâtes américaines (jusqu'à 100 dollars par tonne aujourd'hui) n'étaient venues atténuer la concurrence entre ces deux grands producteurs. On peut d'ailleurs se demander si l'installation en Espagne et au Portugal de nouvelles capacités de production bénéficiant d'un approvisionnement bon marché ne va pas à terme s'avérer nuisible au maintien de la pénétration scandinave même en Europe. Quoi qu'il en soit, la plus ou moins grande possibilité d'approvisionnement à bas coût restera le principal arbitre du redéploiement mondial de la production de pâte, et cela aussi longtemps que l'emploi d'autres matières premières que le bois (qui participent actuellement à près de 7% de la production mondiale) sera limité par des difficultés d'exploitation et d'utilisation.

On comprend dans ces conditions que les Scandinaves, et plus encore les Américains, aient pu développer comme ils l'ont fait une technologie adaptée aux grandes unités de production et aient ainsi propagé à travers le monde des normes techniques et économiques, souvent implicites, qui correspondaient à leurs propres potentialités. Le Brésil est à cet égard un bon exemple. Il est d'ailleurs significatif que le redéploiement en cours des capitaux internationaux (notamment japonais et américains) dans le Tiers monde, où le laxisme de la législation et le faible coût de la main-d'œuvre sont bien connus, reste jusqu'ici limité par le caractère onéreux des charges d'infrastructure routière et énergétique que nécessitent de tels projets. Quant aux pays de la CEE, ils hésitent généralement à moderniser leur outil de production en le concentrant, ce qui représente généralement un fort investissement comparé à la faiblesse de leurs marges (ressources forestières dispersées), et cela au moment même où les capacités mondiales sont sous-utilisées.

Les errances du marché

Si la structure des coûts de production permet d'expliquer la localisation géographique des principaux producteurs, et partant exportateurs de pâte, elle ne suffit pourtant pas à comprendre les déterminants du marché de ce produit qui, depuis un peu plus d'une dizaine d'années, se trouve affecté par d'énormes fluctuations.

Les cycles

La production et le commerce mondial des pâtes sont en effet caractérisés par une évolution fortement cyclique. A des hausses vertigineuses des prix, succèdent en effet des effondrements d'autant plus forts mesurés en monnaie constante. Industrie lourde et fortement capitalistique, la pâte à papier s'adapte avec difficulté aux variations conjoncturelles de la demande, face auxquelles la rigidité de l'offre crée un déséquilibre quasi-permanent. C'est dire que son marché mondial s'est trouvé largement fragilisé à la fois par l'émergence de nouveaux vendeurs extérieurs aux blocs nord-américain et scandinave et par l'évolution rapide et quelque peu anarchique des parités monétaires qui a suivi le développement de la crise économique mondiale à partir de 1973. Une évolution importante des taux de change a alors coïncidé avec l'arrivée sur le marché de nouveaux producteurs proposant un produit différent, à un tarif généralement inférieur à celui des

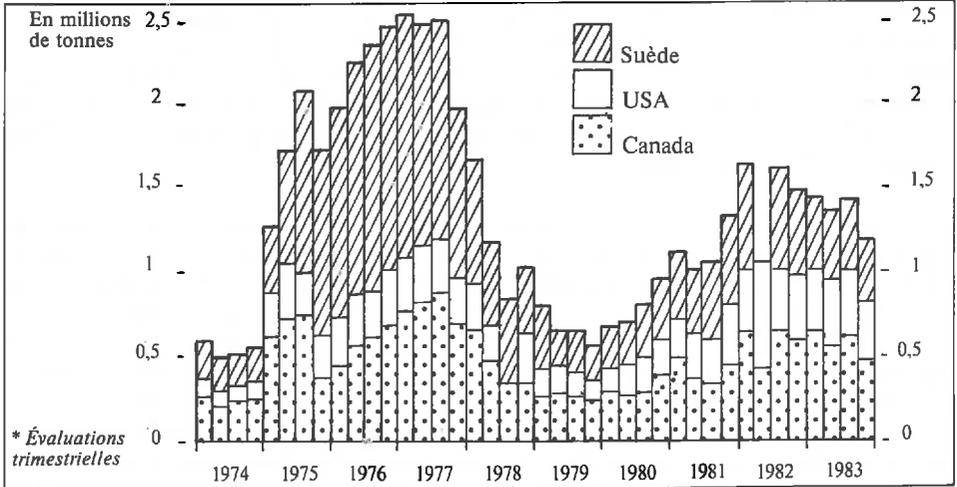
pâtes nordiques. Même si l'on peut se demander ce qui serait arrivé au marché de la pâte en 1980, s'il n'y avait pas eu les livraisons brésiliennes (582 000 t en 1979 ; 951 000 t en 1981), force est de reconnaître que la conjonction de ces deux facteurs a constitué le déterminant essentiel de l'instabilité du marché. Depuis la crise, les variations sont devenues plus désordonnées et moins contrôlables et ont pris une ampleur de nature à inquiéter aussi bien acheteurs que vendeurs.

La logique même du cycle est en fait relativement facile à comprendre. Il suffit de se rappeler que la tendance mondiale de la demande est à la hausse continue et qu'il existe un décalage temporel de trois à cinq ans entre la décision de constituer une nouvelle capacité de production et l'arrivée sur le marché de produits qui en résultent. Périodiquement, on arrive donc à saturation progressive des capacités mondiales, ce qui entraîne alors la hausse des cours et améliore les résultats financiers des vendeurs. Ces perspectives optimistes les poussent alors vers de nouveaux investissements qui seront d'ailleurs d'autant plus importants que, durant la période de trois à cinq ans précédemment citée, la pression de la demande sera plus vive, déterminant des tensions sur le marché. Cette situation dure alors suffisamment longtemps pour que beaucoup de producteurs suivent la même politique, décidant ainsi la mise en œuvre d'un volume d'investissement qui, globalement, s'avère supérieur aux besoins du moment. Lorsqu'entrent enfin en service les nouvelles unités de production ainsi créées – qui sont généralement de taille unitaire importante – leurs apports successifs créent autant de gonflements de l'offre mondiale, entraînant alors une chute des cours et un arrêt provisoire de tout investissement dans le secteur. Mais lorsque la croissance de la demande aura conduit à une utilisation complète des capacités, le même mécanisme se renouvellera, entretenant ainsi une tendance cyclique des prix mondiaux de la pâte.

Pour se prémunir contre ces fluctuations très vives de la demande (en période de crise), et dans une moindre mesure pour contrecarrer l'évolution des prix des matières premières et de l'énergie, les entreprises des pays producteurs en arrivent alors à constituer des stocks stratégiques. Le financement de ces stocks requiert souvent des capitaux d'emprunt, de sorte qu'il faut mettre en balance la charge d'intérêt et le risque d'augmentation des prix. Mais ce volant régulateur permet au Canada et aux pays scandinaves d'intervenir de façon conjoncturelle sur le marché en réglant ainsi le niveau de leurs fournitures (comparaisons entre les graphiques 3 et 4). Le marché de la pâte apparaît dès lors plus nettement comme un marché spéculatif, qui obéit à des mécanismes particuliers. Ainsi le moindre bruit de pénurie conduit souvent les acheteurs à accepter des prix élevés, et ce faisant, à adopter des comportements économiques à court terme qui s'avèrent contraires aux mécanismes classiques de l'offre et de la demande. Les hausses de prix conduisent alors les vendeurs à réduire les quantités offertes dans l'espoir que les cours vont continuer à augmenter, au moment où les acheteurs s'empressent de reconstituer leurs stocks. A l'inverse, les baisses de prix poussent les consommateurs à épuiser leurs réserves sans s'inquiéter puisqu'ils estiment que leur réapprovisionnement est assuré à faible coût ; dès lors, les producteurs se dépêchent de vendre avant que les cours ne tombent trop. Le phénomène, sans être à l'origine de la formation du cycle, contribue ainsi à en accentuer considérablement l'ampleur.

GRAPHIQUE 3

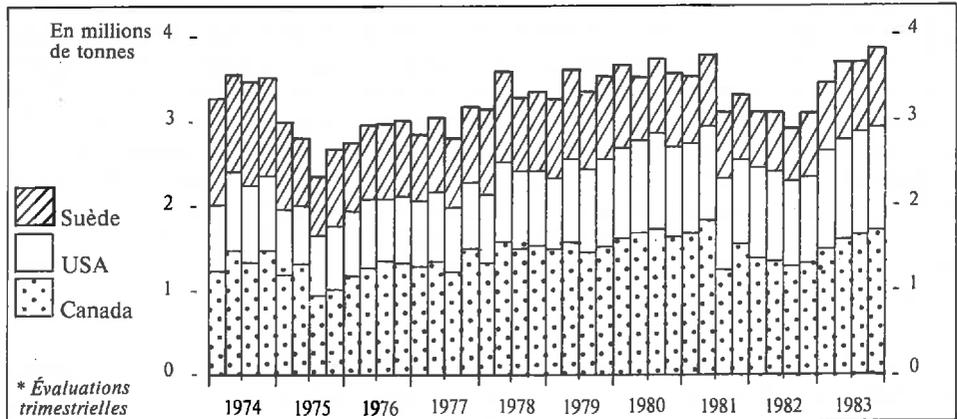
Evolution des stocks de pâtes marchandes en usines productrices de pâte à papier dans les principaux pays exportateurs de 1974 à 1983.



Source : Pulp and paper, quarterly statistics, OCDE.

GRAPHIQUE 4

Evolution des livraisons de pâtes marchandes par les principaux pays exportateurs de 1974 à 1983.



Source : Pulp and paper, quarterly statistics, OCDE.

Les mouvements de prix récents

L'analyse de l'évolution des prix des pâtes au cours des dix dernières années est à cet égard des plus significatives. Dans les années 1960, à une époque où l'inflation était relativement faible, les variations du prix de la pâte sont restées contenues dans des limites très étroites. Sans doute constatait-on bien l'apparition d'un mouvement cyclique, avec dans les cours des hauts (par exemple 1964-1965) et des bas (par exemple 1968-1969). Mais l'amplitude même de ce cycle restait inférieure à 20 % et, dans une perspective de croissance continue de la demande, les phases descendantes correspondaient plus à des périodes de stagnation des prix qu'à de véritables baisses (par exemple 1966-1967 ou encore 1971-1972) (graphique 6).

C'est à partir de 1973 que les variations des cours sont devenues considérables. En moins de deux ans, on assista alors à un doublement de l'indice des prix réels de la pâte exprimé en dollars. Entre les premiers trimestres de 1973 et de 1975, un ensemble de hausses successives portait ainsi la croissance annuelle des prix à plus de 50 %. La forte croissance des coûts due à l'augmentation du prix du pétrole correspondait en effet à l'arrivée à saturation des capacités de production, créant une véritable psychose de pénurie qui entretenait une tendance marquée au surstockage. En 1974, à un moment où les prix de la pâte auraient dû baisser avec la chute de la demande et l'arrivée sur le marché des volumes supplémentaires, Scandinaves et Américains s'entendirent alors pour maintenir les cours, au moins ceux des tarifs officiels, à un niveau élevé dont l'apogée se situe début 1975. Cela dit, la situation du marché était suffisamment mauvaise pour que de nombreuses transactions ne soient pas assorties de remises. C'est l'époque où se développèrent également les ventes de lots dites *spot*, c'est-à-dire des livraisons réalisées en dehors des contrats d'approvisionnement réguliers conclus entre producteurs et clients, et donc offertes à des prix très inférieurs aux cours officiels.

Ces pratiques commerciales ne permirent pourtant pas d'éviter la chute spectaculaire des livraisons qui en 1975 baissèrent brutalement de près de 25 % (graphique 4). La faiblesse de la demande était alors telle que les prix ne se maintinrent cette année là que grâce aux interventions gouvernementales en faveur du stockage des pâtes par les pays producteurs. Jusqu'en 1977 d'ailleurs, les Américains, qui bénéficient de meilleures conditions de compétitivité dues à la faiblesse de leurs coûts de production et de leur monnaie, en profitent pour enlever à leurs concurrents une partie du marché européen, suscitant du même coup un gonflement spectaculaire des stocks en Scandinavie et au Canada (graphique 3). Et il faut attendre que l'Etat suédois diminue considérablement en 1977 l'aide qu'il apportait jusqu'ici massivement à ses producteurs de pâte pour que ceux-ci baissent aussitôt leurs prix dans le double but de récupérer leur part antérieure de marché et de résorber leurs stocks. Il n'en fallait pas tant pour que les cours se mettent à chuter brutalement (graphique 6).

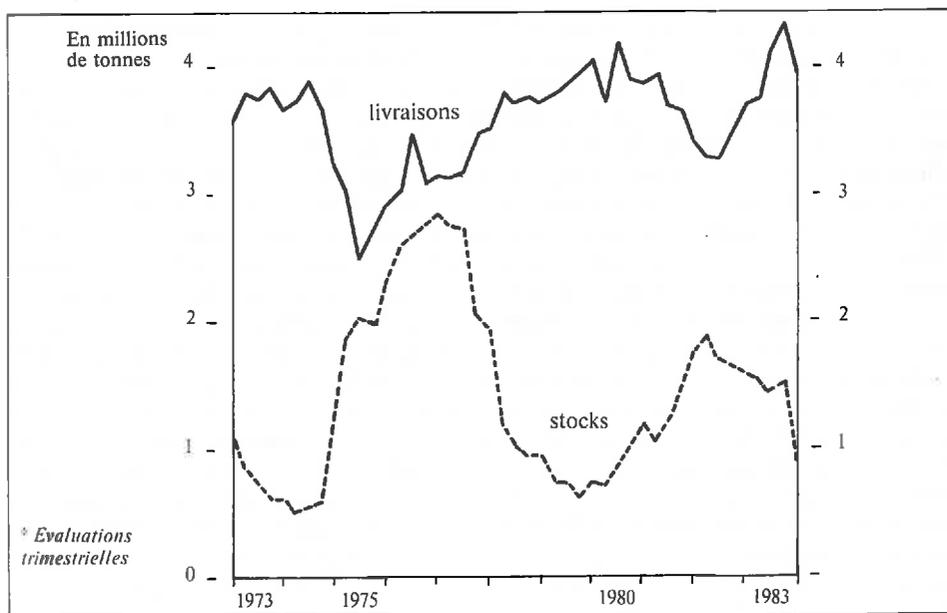
A cette phase dépressive devait succéder à partir de la fin 1978, une nouvelle flambée des prix. La reprise de la demande s'avérait alors suffisante pour permettre aux producteurs de résorber leurs stocks, et l'inflation galopante aidant, d'imposer à leurs clients un nouveau relèvement des cours. En un peu moins de deux ans, les prix

progressaient ainsi de 82% (soit un rythme annuel de 35%), avec toutefois le même décalage d'un an environ de retard, déjà constaté précédemment, sur la reprise des livraisons et conservaient en 1980 et 1981 un niveau très élevé voisin de 550 dollars la tonne métrique. Mais déjà, à partir des derniers mois de 1981, intervenait une nouvelle phase dépressive. La récession, entraînant partout une diminution de la demande de pâte induisait une nette détente sur le marché qui conduisait les usines à réduire le taux de leur activité. Malgré ces réductions, l'équilibre entre l'offre et la demande ne se réalisa pas en raison du niveau très élevé des stocks d'inventus qui, en 1981 et 1982 avaient dépassé le seuil considéré comme décisif par les industriels des 1,4 millions de tonnes (graphique 5). Avec les livraisons, le niveau des cours baissa par paliers.

Le prix de la pâte ne finit pas pour autant de fluctuer. Dès 1983, le redressement de l'économie américaine, qui surprend les industriels, suscite en quelques mois une brutale augmentation de la consommation de papier, et partant une forte pression sur la demande de pâte qui entraîne à la fin de l'année un important mouvement de destockage qui fait descendre les réserves du groupe NORSCAN à leur niveau moyen voisin du million de tonnes. Une nouvelle hausse des cours est alors mise en place par les fabricants fin 1983 et, début 1984. Peu à peu, les prix qui étaient tombés jusqu'à 360 dollars/t (c'est-à-dire

GRAPHIQUE 5

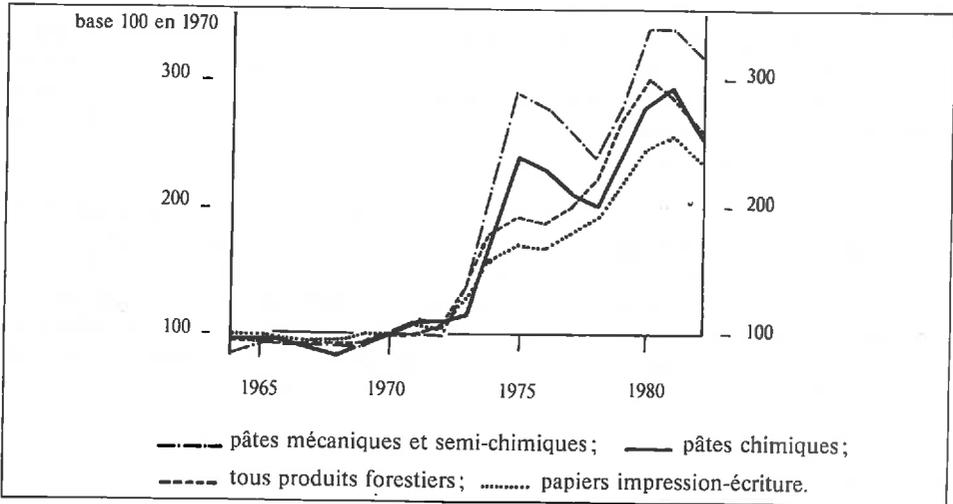
Evolution des livraisons et des stocks de pâtes marchandes des pays du groupe Norscan de 1975 à 1983*



Source : *Economie papetière*.

GRAPHIQUE 6

Evolution des indices des prix unitaires moyens de la pâte à papier exportée dans le monde de 1964 à 1982



Source : *Annuaire des produits forestiers*, Food Agriculture Organization

35 % en-dessous de leur maximum de 1981) se trouvent progressivement raffermissés, en même temps que les nouvelles pratiques commerciales se caractérisent par une réduction nette des remises accordées aux acheteurs, par l'imposition d'un raccourcissement des délais de paiement et par la quasi-disparition des ventes *spot*. Cette évolution croissante des prix, qui se poursuit fin 1984, s'avère d'ailleurs très favorable aux nouveaux exportateurs de pâtes à fibres courtes, dont le prix qui s'établit traditionnellement à un niveau inférieur d'environ 10 % à celui des fibres longues, tend désormais à se rapprocher de celui de ces dernières. L'augmentation des prix reste toutefois contenue, puisque fin 1984, la pâte avait à peine retrouvé son niveau de 1981. Il faut dire que les stratégies des principaux exportateurs divergent largement. Après avoir tiré les prix à la baisse pour écouler leur stock en 1977, les Scandinaves poussent aujourd'hui les cours à la hausse dans l'esprit d'amortir les gros investissements qu'ils ont engagés dans la fabrication intégrée de papier. A l'inverse, le Canada, qui a enregistré une importante perte de production due au lock-out de la Colombie Britannique au début 1984, et qui s'est fait quelque peu supplanter sur le marché par les producteurs européens, mène actuellement une politique offensive de compression des prix qui, fin 1984, atténue la rigueur de la reprise des cours. Il n'en reste pas moins que la demande américaine de papier se maintient à un niveau suffisant pour permettre à la fois la poursuite de la croissance des prix et le maintien d'un niveau de stockage relativement élevé. Il existe donc un certain équilibre entre l'offre et la demande qui, fin 1984, s'avère sur le marché de la pâte favorable aux producteurs. Mais la mise en route de nouvelles capacités de production laisse déjà entrevoir l'arrivée prochaine sur le marché d'un nouveau million de tonnes...

La géopolitique de la pâte à papier

La production mondiale de pâte à papier apparaît bien ainsi comme le fait d'un petit nombre de pays producteurs disposant de réserves de change importantes et qui contrôlent un produit dont les possibilités de substitution sont faibles et dont les stocks des pays importateurs sont peu importants (généralement de 1 à 3 mois de consommation). A cet égard, la situation n'est pas fondamentalement différente de celle qui caractérise les produits pétroliers. On pourrait donc penser qu'un facteur fondamental d'instabilité du marché résulterait de la différence entre les pays producteurs, qui peuvent toujours stocker ou ralentir leur production, et les pays consommateurs qui, eux, n'ont pas cette latitude. Pourtant, il est difficile d'admettre que la plupart des pays exportateurs – et notamment les plus gros, c'est-à-dire le Canada et la Scandinavie – disposent de la maîtrise de la formation des prix à l'échelle mondiale. En fait, les conditions du marché restent bien dictées par les Etats-Unis.

Les Etats-Unis sont, de loin, le plus gros producteur mondial de pâtes, mais comme ils en sont aussi le premier consommateur, ils ne mettent sur le marché international qu'une très faible part de leur production (6,8 % exportée en 1982), c'est-à-dire en fait l'excédent conjoncturel, lequel varie suivant les années quant à son volume et corrélativement quant à son prix. En fait, les producteurs américains préfèrent en ce qui les concerne investir pour assurer l'approvisionnement de leur propre marché intérieur, sur l'évolution duquel planent des prévisions optimistes. Sans doute les USA disposent-ils de ressources importantes en bois à croissance rapide, donc facilement renouvelables, mais la recherche de profits à l'exportation est d'autant moins assurée que le cours du dollar ne cesse de s'élever. Les Etats-Unis produisent donc pour eux-mêmes, ce qui ne les empêche pas, compte tenu de l'ampleur de leur consommation, de mettre sur le marché mondial une quantité de pâte qui représente pas moins de 17 % du volume total échangé. Cet excédent, qui n'est pas toujours facile à contrôler et dont il suffit qu'il atteigne 5 % du marché intérieur américain pour que la quantité de pâte offerte sur le marché mondial augmente de 13 %, est ainsi susceptible d'être vendu à faible prix, et cela d'autant plus que, même en période de dépression des cours, les marges des producteurs aux USA sont rarement négatives (contrairement à celles des autres pays) en raison du moindre coût des facteurs de production. L'évolution des cours mondiaux de la pâte suit donc avec une automaticité plus ou moins grande selon les cas, celle de la consommation américaine de papier. Que celle-ci vienne à diminuer, et l'on voit les grandes compagnies américaines augmenter leurs stocks, tout en déversant sur le marché leurs excédents à bas prix. Aussitôt le Canada se trouve contraint à faire de même, puisque la baisse de la consommation aux USA le prive de son principal débouché extérieur : les prix canadiens à l'exportation s'effondrent à leur tour. Les Scandinaves ont alors beau augmenter leurs stocks, ils se trouvent tôt ou tard amenés à alimenter le phénomène de baisse des prix qui, en retour, incite les producteurs de la CEE à réduire leur activité et à revoir leurs prévisions d'investissement à la baisse. Lorsque la consommation reprend son essor aux USA, le mouvement s'inverse avec la même rapidité. Les Scandinaves se dépêchent d'augmenter leurs prix à l'exportation, suivis dans une moindre mesure par les Canadiens qui restent quant à eux tributaires des stocks américains. Sans rien contrôler de l'évolution du marché mondial des pâtes, les Etats-Unis en arrivent donc pourtant à déterminer directement les prix internationaux.

Quant à la CEE, elle fait bien figure de champ d'affrontement entre l'Amérique du Nord, qui recherche de nouveaux débouchés pour ses excédents, et la Scandinavie, qui essaie par tous les moyens de sauvegarder sa place sur le marché. La structure de leurs forêts ne pourra en effet jamais permettre aux pays européens de couvrir leurs besoins, que toutes les prévisions s'accordent à faire augmenter dans les prochaines années, sans recourir largement au marché international. Alors même que son industrie papetière est en pleine récession (beaucoup d'usines de pâtes ont fermé leurs portes en Europe entre 1975 et 1980), la CEE peut bien essayer de limiter sa dépendance extérieure en valorisant mieux ses ressources forestières, en suscitant une plus grande utilisation des vieux papiers, ou encore en spécialisant son industrie dans la fabrication de produits de haut de gamme. Mais on mesure déjà trop les obstacles que rencontrent de telles initiatives pour croire à une quelconque diminution prochaine de la pénétration du marché européen par les pâtes étrangères.

Dans le cadre d'une stricte division internationale du travail, l'Europe traditionnelle, avec l'hétérogénéité et le morcellement de sa ressource boisée, devrait cesser toute activité de production de pâte qui ne permette pas une valorisation rationnelle de ses facteurs de production. A moins de réinventer une technologie appropriée, cela pourrait revenir à la suppression pure et simple de la production d'une pâte qu'il est plus simple et – au moins jusqu'ici – moins cher de se procurer sur le marché mondial. Cette solution, en dehors même des oppositions sociales et politiques qu'elle susciterait, n'en reste pas moins économiquement impensable aujourd'hui, pour la simple raison qu'elle aurait probablement pour conséquence directe une élévation importante des prix mondiaux. Car si le fait que les échanges de pâte s'effectuent surtout entre pays développés à économie de marché diminue beaucoup le risque politique de l'approvisionnement international, il accroît sans doute l'automatisme des mécanismes de dépendance économique. Aussi les pays de la CEE (qui est de loin le plus gros importateur mondial) se trouvent-ils acculés à une sorte de replâtrage permanent des déficits financiers de leur propre industrie papetière. Fermant d'un côté les unités jugées moins compétitives, soutenant de l'autre d'une façon plus ou moins claire, une activité dont le dynamisme, mesuré par son niveau d'investissement, ne cesse de baisser, l'Europe ne s'est jamais fait une idée précise du prix qu'elle devait payer pour limiter sa dépendance extérieure. Cela ne l'empêche pourtant nullement, faute d'autre choix possible, de le régler.

Bibliographie

- Angelloz (J.-M.), *Rapport à l'assemblée générale de la Fédération française de pâtes à papier*, Paris, 1983, 75 p., annexes ; 1984, 71 p., annexes.
- Bérard (P.), *Tendances de la restructuration de l'industrie papetière*, Grenoble, Université des sciences sociales, 1977, 200 p.
- Bertolini (G.), *Le papier en crise ?* Paris, éditions Entente, 1980, 174 p.
- Bionda (J.-P.), *Structure et évolution de l'industrie française des pâtes, des papiers et des cartons*, Nancy, ENGREF, 1984, 106 p.
- Buongiorno (J.), Gillies (J.K.), *Effects of input costs, economies of scale, and technological change on international pulp and paper prices*, *Forest science*, vol. 26, n° 2, 1980, p. 261-274.
- Demande (La), l'offre et le commerce de la pâte et du papier*, Rome, FAO, 1977-1978, 2 volumes.
- Godet (M.), Ruysen (O.), *Les échanges internationaux*, Paris, Presses universitaires de France, 1980, 126 p.
- Industrie (L') communautaire des pâtes, papiers et cartons*, Bruxelles, Comité économique et social de la CEE, 1980, 93 p.
- Pâtes : ainsi va le cycle, *Economie papetière*, janvier 1984, p. 14-18 et février 1984, p. 14-16.
- Peguret (A.), Comment peut évoluer le prix de la pâte à papier ? *Revue forestière française*, vol. XXXVI, n° 2, 1984, p. 143-155.
- Poyry (J.), Modifications de structure du commerce international des produits dérivés de la forêt, *communication à la Société des Ingénieurs et scientifiques de France*, Paris, 28-29 novembre 1978, 33 p.
- Projected pulp and paper mills in the world (1982-1992)*, Rome, FAO, 1983, 11 p.
- Sarrauste de Menthère (N.), *Les déterminants internationaux du marché des pâtes à papier*, Nancy, ENGREF, 1984, 48 p., annexes.
- Svanquist (N.), *Pulp and paper in the ASEAN region ; an analysis of development potential up to the year 2000*, *Studia forestalia Suecica*, n° 153, 1980, 96 p.

